pendant près de trente ans avec une mâle constance et une infinie variété de ressources, au travers d'obstacles sans cesse renaissants. Il poursuivit sans relâche l'extinction des tyrannies dans les villes du Péloponèse, agrégea à la ligue Mégalopolis, Mantinée, Argos, Trézène, Corinthe, Epidaure, etc., combattit les Etoliens, ébranla la domination des Macédoniens dans toute la Grèce, et étendit l'influence de la confédération sur le plus grand nombre des Etats helléniques; mais en 224, battu par Cléomène, roi de Sparte, il ne craignit point d'appeler au secours de la ligue ces ennemis contre lesquels il avait lutté pendant trente ans, et fit nommer Antigone Doson, roi de Macédoine, généralissime de la confédération. Sans doute qu'à ce moment il redoutait de voir retomber le Péloponèse sous le joug de Sparte, dont le despotisme et la cruauté avaient laissé de si amers souvenirs, et que la suprématie macédonienne, qui s'exerçait de plus loin, lui sembla moins humiliante et moins dure; mais il n'en prépara pas moins ainsi la ruine de la ligue Achéenne. Aratus mourut empoisonné par Philippe III, successeur d'Antigone. Il avait écrit une *Histoire de la ligue Achéenne*, que Polybe cite avec éloge et que Plutarque a pu consulter.

ARATUS, poëte et astronome grec, né à Soli ou à Tarse en Cilicie, florissait vers le milieu du IIIe siècle av. J.-C. Il vécut à la cour d'Alexandrie, auprès de Ptolémée Philadelphe, puis fut appelé en Macédoine par Antigone Gonathas, qui le prit en grande amitié. Aratus tient la première place parmi ces versificateurs de l'école alexandrine qui s'étaient donné pour mission de vulgariser la science par la poésie, de la fixer dans la mémoire par le rhythme et l'harmonie. Son poëme astronomique intitulé les *Phénomènes* présente le tableau des notions qu'on possédait de son temps sur la terre, les corps célestes, les pronostics ou signes précurseurs des changements de temps, etc. Ce poëme, purement didactique, se recommande par une disposition régulière et méthodique, des épisodes heureux et une versification élégante et soignée. Il était fort admiré des Grecs et des Romains. Eratosthène et Hipparque l'ont commenté. Cicéron, César, Ovide, l'ont traduit ou imité en vers latins. Enfin il eut une foule de scoliastes et de commentateurs jusque dans le VIe siècle de l'ère chrétienne. Il en existe un grand nombre d'éditions et de traductions. L'abbé Halma en a donné une traduction française en 1823.

ARAU. V. AARAU.

ARAUCAN s. m. (a-rô-kan). Linguist. Idiome des habitants de l'Araucanie, contrée de l'Amérique méridionale.

— **Encycl.** L'*araucan* est la langue des Molouches ou *Araucans*, qui habitent le Chili, l'Araucanie et la Patagonie. Les Molouches forment une population compacte qui se subdivise en plusieurs tribus, dont les principales sont: les *Picunche*, les *Puelche*, les *Huilliche*, etc. Les Araucans, qui ont longtemps lutté avec succès pour leur indépendance, sont, comparativement aux autres habitants de l'Amérique du Sud, dans un état de civilisation relative. Le nom de *Molouche* signifie proprement homme de guerre (de *moloun*, guerre, et de *che*, gens). La langue molouche, comme la plupart des langues américaines, appartient à la souche agglutinante. Elle rejette certains sons de nos langues et en adopte d'autres qui leur sont inconnus. Les sifflantes *s* et *z* sont rares, principalement à la fin des mots, qui sont généralement terminés par une voyelle ou par une des consonnes: *b, d, f, g, l, m, r* ou *v*. Les substantifs dérivent des verbes au moyen de terminaisons uniformes. Le genre n'existe pas, à proprement parler, et quand on veut spécifier le sexe d'un être vivant, on fait suivre le mot de *alca*, homme, ou de *domo*, femme. Les diminutifs sont rarement employés. Le duel et le pluriel se retrouvent dans les substantifs et dans les verbes. La déclinaison s'opère au moyen de particules postposées. Les adjectifs sont primitifs ou dérivés et ont des terminaisons spéciales pour marquer les degrés de comparaison. Les pronoms sont déclinables. Les verbes se conjuguent d'une manière uniforme et compliquée qui rappelle les conjugaisons complexes des langues agglutinantes en général et du turc en particulier. Les compléments directs et indirects s'accolent aux verbes dans des proportions indéfinies, de manière à former des mots démesurément longs. Nous citerons par exemple ce mot, qui cependant n'est pas des plus longs: *induamclolavin*, je ne veux pas manger avec lui. L'*araucan* possède à la fois des postpositions et des prépositions. Les adverbes dérivent directement des adjectifs ou des verbes par l'adjonction de la syllabe *geti*.

L'*araucan* se subdivise en un assez grand nombre de dialectes, dont les plus grandes divergences consistent la plupart du temps dans des différences persistantes de prononciation et des prédominances de certaines articulations. En résumé, l'*araucan* est une des langues les plus riches et les plus sonores de l'Amérique du Sud. Il est parlé encore aujourd'hui avec une grande pureté, à cause de la fière indépendance des Araucans, qui veillent avec un soin jaloux à ne pas y introduire de mots espagnols. Quoique les Araucans ne connaissent pas l'usage de l'écriture, ils possèdent cependant une littérature très-originale. Ils ont un goût marqué pour l'éloquence et la poésie. Leurs vers, sans obéir à des règles invariables de prosodie, ne manquent pas d'harmonie, grâce à quelques assonances et consonnances qui viennent çà et là donner à l'oreille la satisfaction qu'elle réclame. Leurs vers sont généralement de huit ou de onze syllabes, et leurs poésies sont destinées à perpétuer la mémoire des exploits de leurs guerriers célèbres. La langue des Araucans a même eu les honneurs de l'impression, et l'on a publié non-seulement des grammaires et des dictionnaires, mais même une épopée tout entière.

Araucana (L'), poëme épique, en trente-sept chants, d'Alonzo de Ercilla. Ce poëme a pour sujet l'expédition qu'entreprit Philippe II contre les Araucans, un des peuples du Chili qui résistèrent aux Espagnols avec le plus de courage et d'opiniâtreté. Ercilla, qui avait pris part à cette expédition, alors qu'il n'avait que vingt et un ans, employa les intervalles de loisir que la guerre lui laissait, à en chanter les événements. Faute de papier, il écrivit la première partie de son ouvrage sur de petits morceaux de cuir qu'il eut ensuite beaucoup de peine à coordonner. C'est sur le théâtre même de ses exploits qu'il imagina d'immortaliser le peuple brave et intelligent qu'il combattait, et ses vers empruntent à sa profession une sorte de candeur militaire et de simplicité martiale qui en fait le plus grand charme. Le poëme de l'*Araucana* est aussi sauvage que la nation qui en est le sujet. C'est moins une épopée qu'une relation en vers, qu'un bulletin poétique. De là vient un défaut sensible, c'est qu'il n'y a point d'Achille, de Renaud, de Vasco de Gama, c'est-à-dire aucune personnification d'un parti ou d'un intérêt national: aussi, l'attention se partageant entre trop d'objets divers, l'intérêt, qui ne repose sur aucun personnage particulier, s'affaiblit en se divisant. Les Espagnols vainqueurs sont nécessairement les héros du poëme; c'est en leur honneur qu'il est composé; et cependant toute la gloire, comme tout l'intérêt, demeure aux Indiens vaincus; ils ont pour eux l'éclat d'une bonne cause et toutes les vertus d'un peuple libre qui défend ses foyers, ses dieux, les os de ses pères et les berceaux de ses enfants. Aussi, dans ce poëme, ce qu'il y a de grand, de noble, de généreux, de touchant, leur est accordé sans partage. Malgré les imperfections que nous avons signalées, le poëme de l'*Araucana* mérite non-seulement la célébrité dont il jouit en Espagne, mais encore une place parmi les grandes œuvres de l'esprit humain.

Ercilla commença la seconde partie de son poëme sur le vaisseau qui le ramenait en Europe. Arrivé à Madrid, il présenta son manuscrit à Philippe II, qui ne tint aucun compte du mérite de l'auteur, ni comme poëte, ni comme soldat, ni comme navigateur. Cette sorte de disgrâce n'arrêta pas le poëte, qui acheva la seconde partie de son œuvre et en composa une troisième, où, par des fictions sans valeur, il fait intervenir Bellone, qui lui annonce la bataille de Saint-Quentin gagnée par Philippe sur les Français, et même la victoire de Lépante, qu'il entrevoit dans la caverne de l'enchanteur Viton; mais toutes ces flatteries intempestives sont sans valeur poétique, et le feu sacré s'est éteint aux dernières lignes de la première partie, que l'enthousiasme avait dictée à la muse du soldat-poëte.

Ercilla étant mort sans avoir pu achever son œuvre, ce fut Santistéban y Osorio qui la compléta par une suite de trente-trois chants, dont la dernière édition a été publiée à Madrid en 1733, in-fol.

Ce fut Voltaire qui, le premier, fit connaître à l'Europe le poëme d'Ercilla. « L'auteur de la *Henriade*, dit M. Louis Viardot, avait déjà reconnu qu'en certains endroits Ercilla surpassait Homère, et que, par exemple, le vieux Colocolo apaisant la querelle des caciques, était supérieur à Nestor au milieu des chefs grecs. Il aurait pu reconnaître aussi que, deux fois encore, le même vieillard est obligé de calmer des irritations rivales, et que, sans se répéter, il montre à trois reprises une égale éloquence. Il aurait pu reconnaître que, dans ses paroles comme dans ses actions, le cacique des caciques Caupolican est plus grand que le *roi des rois* Agamemnon, qui conseille toujours le parti le plus timide, et ne se risque jamais dans les mêlées. Il aurait pu reconnaître enfin qu'Ercilla peut revendiquer la même gloire pour tous les *discours* que renferme son poëme, et que, dans certaines parties dramatiques, personne, sans excepter Homère, ne l'a surpassé. »

La critique a beaucoup varié sur le mérite de cette œuvre: les uns en parlent comme d'un ouvrage ennuyeux et prosaïque; un écrivain anglais place Ercilla sur la même ligne qu'Homère et l'Arioste pour le talent de la narration; Raynouard, tout en reconnaissant qu'Ercilla a marché sur les traces de l'Arioste, lui reproche de longues digressions et des épisodes qu'il n'a pas eu l'art de rattacher à son sujet. Cervantes prétendait que l'*Araucana* pouvait être comparée aux meilleurs poëmes épiques de l'Italie. Un critique allemand, fort sévère pour ce poëme, lui accorde cependant un style correct, des images vraies, de belles descriptions, un intérêt qui va toujours croissant, une certaine unité d'action, et un esprit d'héroïsme répandu dans tout l'ouvrage. D'autres écrivains, plaçant l'*Araucana* bien au-dessous de la *Jérusalem délivrée*, considèrent ce poëme, sous différents rapports, comme très-supérieur à la *Henriade*, et lui assignent un rang qui le met sur la même ligne que les *Lusiades*.

L'*Araucana* a été traduite en français et abrégée par M. Gilibert de Merlhiac (Paris, 1824).

ARAUCANIE, contrée de l'Amérique du Sud, habitée par des Indiens indépendants, située au sud du Chili, entre les Andes à l'E., et l'Océan Pacifique à l'O., par 37° et 40° lat. S., sur une longueur de 480 kilom., et une largeur moyenne de 200.

L'ancienne limite des Araucans, au nord, était la rivière Biobio. Maintenant, la frontière de la république chilienne a été portée quinze lieues plus loin, mais seulement du côté de la mer. A l'est, les possessions des Araucans s'avancent jusqu'à la rivière. Trois petits bourgs fortifiés, el Nacimiento, Tucapel et Santa-Barbara servent d'avant-postes sur le territoire même des Indiens, borné au sud par la rivière de Valdivia, qui sort du lac Guanègue, et coule parallèlement au Biobio. A l'orient, on aperçoit sur les Andes une masse conique, blanche à sa base, noire à son sommet; elle est baignée par un lac où prend sa source la rivière de la Laza, et le cratère qui vomit des flammes à son centre s'appelle le volcan d'Antuco. Les montagnes se prolongent vers le sud, et l'on voit fuir les ondulations des collines, des vallées, des bois et des fleurs, dans l'insaisissable lointain d'un immense horizon. D'épaisses forêts, des plantes variées, selon la température des différentes élévations, couvrent les monts araucans. A côté des neiges perpétuelles croissent les hêtres et les cyprès. Plus bas et sur la chaîne de la côte, où le climat est plus tempéré, on observe une grande variété et même de grands contrastes dans la végétation. Partout le sol se couvre de graminées; partout les arbres séculaires prêtent leurs branches aux plantes grimpantes, avides d'air et de lumière, qui croissent en désordre et forment à leur sommet un enchevêtrement inextricable que ne peuvent percer les rayons du soleil. Les arbres les plus remarquables sont le chêne, le *rauli*, le noisetier; dans les vallées, la plante appelée *copigue*; dans les marais, le cannellier. Toutes ces familles et une infinité d'autres, telles que le buis, les roseaux longs, forts et flexibles, que l'Araucan emploie pour fabriquer ses lances et construire ses cabanes, constituent une des principales beautés du paysage. Des montagnes descendent des cours d'eau nombreux qui fertilisent les vallées. Parmi ces rivières, le Biobio, le *Cauten*, l'*Impérial*, qui reçoivent un grand nombre d'affluents, sont navigables pour de petites embarcations. Le lac situé le plus au nord est celui de Villarica. Il a trente-quatre lieues de circonférence. Les autres sont le lac de Guanègue, et ceux de Rinilme, de Pivilmeico et de Lajara; ce dernier se trouve à la base du volcan du même nom. Ces nappes d'eau communiquent entre elles, et, depuis peu, avec celle de Rauco; celle-ci, la plus grande de toutes, renferme cinq îles, et donne naissance au Rio-Bueno. L'Araucanie est le lieu le plus beau, le plus fertile et le mieux arrosé du territoire chilien; les céréales y sont cultivées avec un succès surprenant; mais la principale richesse du pays consiste en troupeaux de bœufs, de vigognes et de chevaux de race andalouse d'une beauté et d'une force remarquables. L'ornithologie y montre ses variétés les plus belles, surtout dans le voisinage des lacs peuplés de plusieurs espèces de poissons d'eau douce.

Le printemps commence en septembre, l'été en décembre, l'automne en mars, et l'hiver en juin. Le climat varie dans une même latitude, selon l'élévation des vallées ou le voisinage de la mer. Près des Andes, la température est plus froide; mais sur les côtes, les brises de mer attiédissent l'atmosphère. Les nuits d'hiver sont froides, mais pendant le jour la transparence de l'air laisse pénétrer sans obstacle les rayons du soleil. Les pluies sont fréquentes dans l'Araucanie; les gelées et la neige y sont très-rares. Des brises maritimes et d'abondantes rosées rafraîchissent les soirées et les nuits de l'été. Les vents dominants sont en été ceux du sud-ouest; en hiver ceux du nord. Les épidémies y sont inconnues, et, chose plus extraordinaire, on n'y rencontre pas d'animaux venimeux.

L'Araucanie est divisée en quatre tétrarchies parallèles, d'étendue presque égale, et distinguées, en langage araucanien, par des noms indiquant la position sur le littoral, dans l'intérieur, sur les hauts plateaux, etc. Chaque tétrarchie se subdivise en cinq provinces, et chaque province en neuf districts. Politiquement, les Araucans sont partagés en plusieurs tribus comprises dans les quatre tétrarchies. La principale, celle des Araucans, tire son nom du mot *auca*, qui signifie libre. Le gouvernement est aristocratique et se compose de trois ordres: les toquis, les ulmens et les caciques. Les toquis sont quatre chefs indépendants qui commandent aux quatre tétrarchies; nonobstant leur indépendance réciproque, ils forment une confédération pour le bien commun. Les ulmens ont le commandement des provinces sous leur toqui respectif, et les caciques administrent les districts. Les toquis possèdent à peine une ombre de souveraineté; le pouvoir réel réside dans le *vutacoyag* ou aucacoyag, le grand conseil. Les affaires importantes, telles que la division du territoire, la nomination des chefs suprêmes, les déclarations de guerre, les traités, les alliances, etc., se décident dans l'assemblée générale, à la majorité des voix. Tout Araucan a le droit de voter. Il y a des hiérarchies établies par la valeur, par la descendance masculine et par la richesse.

Les sujets ne sont tenus envers leur chef à aucun service personnel, excepté en temps de guerre. Les lois sont la coutume et la tradition. La réunion de celles-ci s'appelle *admapu*. Les crimes que l'on regarde comme méritant la peine capitale sont la félonie, l'homicide volontaire, l'adultère, le vol d'un objet important et la magie. La peine du talion est la plus usitée. Il n'y a pas de prisons; le criminel est aussitôt exécuté. La polygamie existe chez eux, mais ils limitent ordinairement à quatre le nombre de leurs femmes. Une seule est épouse légitime, les autres sont concubines. La femme vit dans l'entière dépendance du mari, qui a droit de vie et de mort sur elle et sur ses enfants. Chacune des épouses est obligée de faire un dîner pour le mari. Il y a donc, dans la même maison, autant de foyers qu'il y a de femmes. Elles accouchent au bord de la rivière. Le père prend l'enfant, se jette avec lui à la nage, et puis tous s'en retournent à la maison comme si rien de nouveau n'était survenu. Quand les forces de l'enfant le permettent, le père lui apprend le maniement des armes, l'emmène dans ses courses, et l'habitue de bonne heure à la vue du sang.

Malgré quelques variations dans le type produites par le sang européen, on peut dire que la physionomie des Araucans est à peu près uniforme. La tête est grosse; les lèvres sont moins charnues que celles des autres tribus américaines. La figure offre une ellipse plus prononcée. Le front est assez proéminent, et le nez, légèrement aplati, a des narines très-ouvertes. Les yeux sont noirs, et ils les tiennent en général immobiles. Les os du visage sont forts, saillants, mais ne paraissent tels qu'après un certain développement de l'individu. La barbe est courte, peu abondante, et ils ont l'habitude de l'arracher à mesure qu'elle pousse. Les cils sont noirs, minces et recourbés. Les cheveux forts, noirs et lisses, ne tombent pas dans la vieillesse. Les dents sont verticales et très-fortes. Les formes du corps offrent un aspect massif. Les Indiens se tiennent droits, mais leur démarche est disgracieuse, parce qu'ils ont les jambes arquées et les pieds en dedans.

L'habillement des Araucans est fabriqué par eux-mêmes et par leurs femmes. La laine de la vigogne et du *chilihuèque* leur sert à tisser les *ponchos*, espèce de manteaux carrés avec une ouverture au centre pour laisser passer la tête. Ils ne portent pas de chapeau, mais bien un bandeau sur le front pour retenir les cheveux. En fait de chaussures, ils se servent de la *hojota*, espèce de sandale. Quelques-uns portent des bottes en cuir pour monter à cheval. On ne voit jamais ces soldats de l'indépendance sans l'éperon fixé au talon.

L'habitation est proportionnée au nombre des femmes. Elle est construite en bois et en paille, et située près de quelque rivière, ou adossée à une colline ou à une forêt. Les Araucans ne construisent pas de bourgs, parce qu'ils les regardent comme le tombeau de la liberté. L'Araucan vit seul; il est roi: le pouvoir de l'Etat s'arrête au seuil de sa porte.

La langue des Araucans, appelée *chili-dugu*, est euphonique, abondante en voyelles, et d'une structure fort simple. On dirait qu'une géométrie inflexible a présidé à la formation des mots et à celle de la syntaxe de cet idiome. De presque chaque substantif on peut former un verbe, et cette particularité imprime à la langue un mouvement et une énergie extrêmes.

Depuis trois siècles les principales forces des Araucans consistent dans la cavalerie. Les hommes sont armés de lances souples et très-longues, que nous ne pourrions manier qu'avec difficulté. Ils ont conservé l'usage des *laques*, arme terrible, qui se compose de trois pierres ou grosses balles de plomb réunies par trois cordes. Ils prennent une des balles dans leur main, et ils font décrire un cercle aux deux autres par dessus leur tête. Ce mouvement communique une grande force d'impulsion au projectile qu'ils lancent, et qui s'enroule autour du corps qu'ils veulent blesser ou saisir. Quand l'ennemi est en fuite, ils visent aux jambes de son cheval, et aussitôt on voit rouler à terre la monture et le cavalier. Ils ne sont pas cruels comme les Indiens du nord. On ne les voit pas brûler vifs leurs prisonniers, ni scalper les vaincus; tous sont admis à rançon, et il s'en rachète un nombre considérable.

Les Araucans croient à la transmigration des âmes dans d'autres régions, où elles mènent une existence analogue, quoique plus immatérielle. La mort d'un Araucan ne cause aucune tristesse. On prépare les funérailles, mais ces apprêts durent quelquefois trois mois, tandis que le cadavre demeure sans sépulture. On achète les vêtements de deuil, et l'on s'approvisionne de maïs, de viande et de breuvages pour trois cents personnes. Au jour fixé, on place le cadavre dans un canot, et on l'emporte au lieu de la sépulture. Ce n'est que sur le bord de la tombe que commencent les cris, les longues oraisons funèbres et les libations prolongées. Les parents sacrifient des animaux, leur arrachent le cœur, et en expriment le sang sur le corps du défunt. Les Araucans, pleins d'animation, courent à cheval à droite,

à gauche et tout autour, en feignant de livrer bataille aux esprits du mal. On dépose dans la tombe toutes les armes du guerrier, et on immole les dernières victimes. Les Araucans enlèvent à la pointe de leur lance les cœurs dégouttants de sang, et se remettent à courir à cheval, en décrivant de grands cercles. Le dernier moment arrive. Tout le monde se tait, tout mouvement cesse, on se concentre dans sa pensée. Le devin prononce quelques paroles, on élève un monument funéraire, et les assistants se dispersent.

L'histoire de l'Araucanie se dérobe à nos regards jusqu'au moment de la conquête espagnole. Nous savons cependant qu'avant cette époque les Incas en avaient tenté vainement la conquête. Mais à partir de l'apparition des Européens dans le nouveau monde, cette histoire devient l'une des plus sanglantes qui ait jamais été écrite. Les historiens espagnols ont eux-mêmes rendu justice au peuple indomptable de l'Araucanie, et le seul poëte épique de l'Espagne, Ercilla, lui a dû son inspiration. Lorsque le Chili se souleva, en 1810, contre sa métropole, les Araucaniens, excités par le fameux Benavidès, prirent parti pour les troupes royales, et commirent d'horribles dévastations. Aujourd'hui, leurs rapports avec le gouvernement chilien sont à peu près les mêmes que ceux des Indiens des Pampas avec celui de Buenos-Ayres. Bédouins de l'Amérique, ils pillent de temps en temps les métairies et les fermes à bétail dispersées dans les campagnes; puis quand on a marché contre eux et qu'on est parvenu à les vaincre, ils demandent la paix, pour la rompre de nouveau à la première occasion. Dans ces derniers temps, un Français a régné un moment sur les Araucaniens, sous le nom d'Orélie Ier.

Araucanie domptée (L'), pièce historique de Lope de Véga. C'est une assez froide apologie de Garcie de Mendoce, commandant général de l'expédition, au fils duquel est dédiée cette pièce. Les deux principaux personnages sont Mendoce, général au service du roi d'Espagne, et Caupolican, chef des Araucaniens. Comme les Gaulois au temps de César, tous les Araucaniens sont unanimes pour la résistance; mais, comme eux aussi, ses principaux chefs, Caupolican, Tucapel, Frésie, Gualène et Engol, ne tardent pas à se diviser. Tucapel seul tient tête aux Espagnols; mais les bontés de don Garcie le décident à la soumission, et cette dernière résistance vaincue justifie le titre d'*Araucanie domptée*. Lope de Véga voulait, comme nous l'avons dit, faire une apologie de Mendoce; mais entraîné par la force de la vérité, il a peint les Araucaniens sous des traits qui leur font honneur. Dans son épître dédicatoire au fils de son héros, il dit qu'il a représenté « ce sujet immense dans un tableau resserré, qui fît pour les oreilles ce que la peinture fait pour les yeux; mais qu'il a peint quelques personnages dans le lointain et non de grandeur naturelle, parce que, ajoute-t-il, si je ne les avais réduits aux lois de la perspective il m'eût été impossible de les représenter. » « Dans cette pièce, dit La Baumelle, les caractères sont peints avec une vérité frappante. Don Garcie seul est un peu flatté; mais on est fâché que Lope n'ait pas profité de cette occasion pour nous donner un portrait dramatique du poëte Ercilla. Il n'a représenté l'auteur de l'*Araucana* que sous le rapport militaire. » En effet, l'œuvre du poëte est loin de valoir l'épopée d'Ercilla, qui joua dans cette guerre un des pricipaux rôles, et qui saisissait la plume de la même main qui venait de manier l'épée. Ercilla faisait de l'histoire en ennemi qui sait honorer le vaincu; Lope de Véga voulait avant tout plaire à un puissant protecteur. La pièce est divisée en trois journées; elle est écrite en vers.

ARAUCANIEN, ENNE s. et adj. (a-rô-ka-ni-ain, è-ne). Géogr. Habitant de l'Araucanie; qui appartient à cette contrée ou à ses habitants: *De tous les peuples de l'Amérique, les* ARAUCANIENS *sont les seuls qui aient résisté avec succès aux attaques des Européens. Les femmes* ARAUCANIENNES *sont généralement petites, mal faites et très-laides.*

ARAUCANS. Syn. de *Araucaniens*.

ARAUCARIE s. f. (a-rô-ka-rî — de l'esp. *Araucos*, les Araucaniens). Bot. Genre de conifères, de la tribu des abiétinées. Il renferme de grands arbres qui croissent au Brésil et au Chili, et quelques auteurs y rapportent aussi les araucaries de l'Australie et de l'île Norfolk, qui, mieux étudiées, ont formé le genre *eutassa*: *L'*ARAUCARIE *du Chili est aujourd'hui cultivée dans les régions centrales et méridionales de l'Europe.*

ARAUCARIÉ, ÉE adj. (a-rô-ka-ri-é — rad. *araucarie*). Bot. Qui ressemble à l'araucarie.

— s. f. pl. Groupe de conifères, ayant pour type le genre araucarie.

ARAUCARITES s. m. pl. (a-rô-ka-ri-te — rad. *araucarie*). Bois fossiles dont la structure essentielle est celle des conifères du genre araucarie: *Les* ARAUCARITES *présentent quelque chose d'étrange dans la réunion de leurs faisceaux vasculaires.* (Humboldt.)

ARAUCO, nom d'une vallée de l'Araucanie, habitée par la tribu des Araucos. ‖ Ville et port du Chili, près de l'embouchure du Tucapel, à l'entrée de la vallée du même nom, et à 40 kilom. S. de l'île de la Conception, destinée à former une barrière contre les incursions des Araucans; 1,700 hab.

ARAUJIE s. f. (a-rô-jî — du portugais *Araujo*, nom d'homme). Bot. Genre de la famille des asclépiadées, renfermant des plantes volubiles, originaires du Brésil. L'araujie blanchâtre est cultivée dans nos jardins.

ARAUJO DE AZEVEDO (Antoine DE), *comte de Barca*, homme d'Etat portugais, né en 1784, mort en 1817. Il représenta le Portugal à La Haye et à Berlin, fut chargé de quelques négociations auprès de la République française, et appelé au ministère en 1804. Lors de l'invasion française, ce fut lui qui conseilla à Jean VI de transporter au Brésil le siége de la monarchie portugaise. Il dirigea encore à plusieurs reprises les affaires, mais sans grand éclat. C'est sous son administration que fut fondée l'école des Beaux-Arts de Rio-Janeiro, et que la culture du thé fut introduite au Brésil. Il cultivait les sciences et la littérature.

ARAUNA s. m. (a-rô-na). Ichth. Poisson indien du genre chétodon.

ARAURIS, fleuve de la Gaule Narbonaise, auj. l'*Hérault*.

ARAUSIO, ville de l'ancienne Gaule, chez les Cavares. Auj. *Orange*.

ARAVACOURTCHI, ville de l'Indoustan anglais, présidence de Madras, à 80 kilom. O. de Tanjore, sur la route de cette ville à Calicut; prise par les Anglais vers la fin du siècle dernier, sur le père de Tippoo-Saëb; 11,000 hab.

ARAVAQUE s. m. (a-ra-va-ke). Un des dialectes de la langue caraïbe, parlé dans la Guyane anglaise et la Guyane hollandaise, sur les rives du Berbice et du Surinam.

ARAWAKS, peuple indien qui habite dans le voisinage de Surinam. Les Caraïbes les regardent comme une tribu étrangère qui a émigré dans ces parages, et leur font une guerre acharnée. Beaucoup d'Arawaks ont embrassé le christianisme et vivent tranquillement du produit de l'agriculture ou de la chasse. Ils sont généralement considérés comme plus doux et plus industrieux que les peuplades farouches qui les entourent. Les caractères principaux de la langue parlée par les Arawaks sont l'absence des articulations *c* et *f*, et la confusion presque perpétuelle de *r* et de *l*. Les substantifs sont généralement soutenus par l'emploi de différents affixes possessifs ou plus exactement pronominaux. Ces substantifs sont soumis à une déclinaison rudimentaire dont les deux cas principaux, datif et ablatif, sont exprimés au moyen de l'adjonction des syllabes *oumun* et *ouria*. Le pluriel se forme en ajoutant la terminaison *nouti*, *enouti* ou *ati*. Les pronoms personnels sont analogues à ceux des Caraïbes insulaires. Il y a une forme spéciale pour le passif, le réfléchi et le négatif. Les prépositions ont l'air, d'après l'analyse que l'on a faite des quelques rares textes imprimés dans cette langue, d'être remplacées par des postpositions comme dans les idiomes agglutinants. Il existe dans cette langue une traduction de la Bible.

ARAWEREROA s. m. (a-ra-oué-ré-ro-a). Ornith. Nom donné à une espèce de coucou brun.

ARAXES, rivière de la région caucasienne. (V. ARAS). ‖ Rivière de l'ancienne Perse, passait non loin de Persépolis, et se jetait dans le Médus, affluent du golfe Persique.

Arazzi (LES), célèbres tapisseries du Vatican, exécutées à Arras (d'où elles ont tiré leur nom) d'après des cartons que Raphaël peignit à la demande de Léon X, et qui furent reproduits sur le canevas par Van Orley et Michel Coxie, tous deux élèves du divin Sanzio. Ces tapisseries, dont les sujets étaient empruntés au Nouveau Testament et aux Actes des Apôtres, sont au nombre de vingt-deux; elles occupent au Musée pontifical une galerie particulière désignée sous le nom de *galerie des Arazzi*. Celles qu'on admire le plus sont la *Pêche miraculeuse*, le *Massacre des Innocents* (en trois compositions), la *Guérison d'un boiteux par saint Pierre*, le *Faux Prophète Elymas*, *Saint Paul à l'Aréopage*, l'*Adoration des Mages*, l'*Ascension*, *Saint Paul et saint Barnabé dans la ville de Lystre*, *Jésus-Christ nommant saint Pierre son vicaire*, et la *Mort d'Ananias*. Les autres représentent *Saint Paul délivré de prison*, la *Résurrection*, la *Descente du Saint-Esprit*, l'*Apparition à la Madeleine*, le *Repas à Emmaüs*, la *Conversion de saint Paul*, la *Présentation au temple*, l'*Adoration des bergers*, la *Mort de saint Etienne* et les *Vertus* (la Religion, la Justice et la Charité, avec deux lions soutenant les armes de l'Eglise).

Admirables au point de vue de la composition, du style des figures et de l'élévation du sujet, les Arazzi doivent être considérés aussi comme des chefs-d'œuvre de l'art du tisseur; sous ce rapport, ils font le plus grand honneur et à l'ancienne fabrique d'Arras qui les a produits, et aux artistes flamands sous la direction desquels ils ont été exécutés. Non-seulement les moindres détails de costumes et d'accessoires sont rendus avec une merveilleuse perfection; mais l'expression des figures, le modelé des parties nues du corps, la dégradation et l'harmonie des teintes ne laissent rien à désirer. — Peu s'en est fallu que l'on n'ait eu à déplorer la perte de ces précieux morceaux. Enlevés, une première fois, par les bandes du connétable de Bourbon, au moment du sac de Rome, sous Clément VII, ils furent rendus par les soins du connétable de Montmorency. Plus tard, en 1798, le gouvernement pontifical, pressé par le besoin d'argent, les vendit à des Juifs qui se disposaient, assure-t-on, à les détruire, après en avoir enlevé les fils d'or, lorsque le cardinal Braschi parvint à en obtenir la restitution. Depuis cette époque, les Arazzi n'ont pas quitté le Vatican, et Pie VII, jaloux de leur conservation, décida qu'on ne les emploierait plus, comme par le passé, à décorer les portiques de ce palais, le jour de la solennité du *Corpus Domini*. Les cartons de Raphaël ont eu un sort moins heureux. Abandonnés dans quelque recoin d'une fabrique d'Arras, après l'achèvement des Arazzi, ils furent achetés, d'après les conseils de Rubens, par Charles Ier, roi d'Angleterre, qui chargea un certain Clean de les reproduire par la tapisserie. Puis, on les relégua de nouveau dans l'obscurité. Les recherches ordonnées par le roi Guillaume pour les découvrir ne furent qu'en partie couronnées de succès. Sept cartons seulement furent trouvés dans un coffre, mais ils étaient tellement détériorés qu'une restauration parut indispensable. Ce travail délicat fut confié au peintre anglais Kook, qui s'en acquitta avec talent. Tels qu'ils sont aujourd'hui, ces sept cartons sont un des plus beaux ornements de la galerie d'Hampton-Court; ce sont ceux qui représentent la *Pêche miraculeuse*, *Jésus instituant Pierre vicaire de son Eglise*, la *Mort d'Ananias*, *Saint Paul à Lystre*, le *Faux Prophète Elymas*, *Saint Paul à l'Aréopage* et la *Guérison du boiteux*.

Les Arazzi du Vatican ne furent pas les seuls qui furent exécutés d'après les cartons de Raphaël. Le musée de Berlin en possède neuf, dont sept sont les copies des cartons d'Hampton-Court; les deux autres retracent le *Martyre de saint Etienne* et la *Conversion de saint Paul*. Entourées de riches encadrements et abritées par de somptueux rideaux, ces neuf tapisseries garnissent les parois de la vaste rotonde qui sépare le vestibule des salles de tableaux. — La galerie de Dresde possède six Arazzi, sur sept qui furent envoyés à l'électeur Frédéric le Sage: ces six tapisseries, reproduisant les cartons d'Hampton-Court (la septième, qui manque, représentait la *Mort d'Ananias*), ont été retrouvées en 1790, par le baron de Racknitz.

On dit au singulier: un *Arazzo*.

ARBA, petite ville d'Algérie, province et à 28 kilom. S.-E. d'Alger, dans la plaine de la Métidja; territoire fertile et bien cultivé; 1,200 hab.; fondée en 1849.

ARBA ou **ARBE**, V. ISOLA-GROSSA.

ARBACE ou **ARBACÈS**, capitaine mède, était gouverneur de la Médie pour Sardanapale, lorsqu'il se ligua avec Bélésis, gouverneur de Babylone, pour renverser le monarque assyrien, devenu un objet de mépris pour les scandales et les excès de sa vie. Vaincus dans plusieurs combats, les révoltés contraignirent enfin Sardanapale à s'enfermer dans Ninive, qu'ils assiégèrent pendant deux ans. Un débordement du Tigre, qui renversa une partie des murailles, leur livra la ville et l'empire. Dans le partage qui suivit la destruction de la monarchie assyrienne, Arbace eut la Médie avec le titre de roi. Il régna vingt-huit ans, et transmit la couronne à son fils Mandocès.

ARBACIE s. f. (ar-ba-sî). Zooph. Genre de la classe des échinodermes, famille des oursins ou échinides, caractérisé par un corps déprimé et des ambulacres minces et droits. L'espèce type est l'arbacie pustuleuse.

ARBAÏN ou **ARBAÏNAT** s. m. (ar-ba-ïnn, ar-ba-ï-na — de l'ar. *arbain*, quarante). Hist. relig. Se dit des quarante traditions pour l'enseignement desquelles Mahomet promet une place éminente dans son paradis.

ARBALESTÉE s. f. (ar-ba-lè-sté — du v. fr. *arbaleste*). Art milit. La portée d'une arbalète. On dit aussi ARBALESTRÉE.

ARBALESTRES s. f. pl. (ar-ba-lè-stre — du v. fr. *arbalestre*). Techn. Cordelettes servant à monter les métiers des fabricants de gaze, de soie, etc.

ARBALESTRILLE s. m. (ar-ba-lè-stri-lle, *ll* mll. — du v. fr. *arbalestre*). Mar. Instrument dont on faisait usage en mer autrefois, pour prendre la hauteur du soleil et des astres. Il a aussi porté les noms de *radiomètre*, *rayon astronomique*, *bâton de Jacob* et *verge d'or*.

ARBALÈTE s. f. (ar-ba-lè-te — du lat. *arcubalista*; formé de *arcus*, arc; *balista*, baliste; on a dit aussi *arbalestre* et *arbaleste*). Arme de jet dont on se servait avant l'invention des armes à feu, et qui était composée d'un arc d'acier monté sur un fût et se bandant avec un ressort: *L'arc, la corde, le fût, la noix d'une* ARBALÈTE. ARBALÈTE *de cavalerie.* ARBALÈTE *d'infanterie. En France, il y avait dans toutes les communes une milice bourgeoise constamment exercée au tir de l'*ARBALÈTE. (D'Hautpoul.) *Les Lapons n'ont point d'autre arme pour aller à la chasse que l'arc et l'*ARBALÈTE (Regnard.) *Il enfonça les éperons qu'on venait d'attacher à ses bottes dans le ventre du cheval, qui partit comme un trait d'*ARBALÈTE. (Alex. Dum.)

> Ce croquant, par hasard, avait une *arbalète*.
> LA FONTAINE.

— Techn. Instrument employé par certains ouvriers en métaux pour rendre moins fatigant le travail à la lime. Il se compose de deux lames d'acier élastiques, courbées en arc, allant toutes deux en diminuant, appliquées par le gros bout de l'inférieure contre l'extrémité mince de la supérieure, et retenues l'une sur l'autre dans cet état par deux espèces de viroles carrées, de la même forme que les lames.

— Manuf. Corde qui sert à attacher les poignées du battant d'un métier.

— Astron. Nom donné quelquefois à l'instrument, appelé le plus souvent *arbalestrille*, au moyen duquel les marins du moyen âge prenaient la hauteur du soleil et des autres astres.

— *Cheval en arbalète*, Cheval attelé seul devant les deux chevaux du timon d'une voiture: *J'ai trouvé un pareil cheval, et ma jument ira crânement en* ARBALÈTE. (Balz.) ‖ Par compar.:

> J'entends monsieur Bernard avec toute sa fête;
> Partez, si vous voulez, ensemble, en *arbalète*.
> C. DOUCET.

— Chass. Nom d'un piége usité pour prendre les animaux nuisibles. Il se compose d'un arc de bois ou d'acier, qui est disposé de manière à se détendre aussitôt que l'animal touche l'appât. Quand cela a lieu, la corde tire violemment une pièce mobile, armée de dents, qui tient l'animal pressé contre une autre pièce également dentée, qui s'emboîte avec elle. On se sert aussi quelquefois de l'arbalète pour la chasse de certains oiseaux.

— *Jeu de l'arbalète*, Jeu d'adresse qui consiste à lancer, avec l'arbalète, des flèches ou des balles contre un but quelconque.

— Mar. Sorte de grappin ou de porte-amarre.

— Blas. L'arbalète est figurée en pal et la corde détendue.

— **Encycl.** L'*arbalète* se composait d'un arc, ordinairement d'acier, qui était fixé par son milieu sur un fût de bois nommé *arbrier*. Ce fût était muni, vers son milieu, d'un disque d'os ou d'ivoire, appelé *noix*, dont le contour portait deux encoches, l'une pour recevoir la corde de l'arc, quand elle était tendue; l'autre pour arrêter l'extrémité d'un ressort de détente. On tendait l'arc, tantôt avec la main, tantôt avec un levier articulé dit *pied de biche* ou *pied de chèvre*; d'autres fois, avec un crochet, avec une vis de rappel, avec un cric à manivelle, etc. Il y avait des *arbalètes* portatives, pour la chasse et pour l'usage des troupes d'infanterie et de cavalerie; et des *arbalètes* de campagne et de place, qui étaient montées sur des affûts fixes ou mobiles, et marchaient à la suite des armées ou étaient placées sur les remparts des forteresses. Les *arbalètes* de guerre lançaient le plus souvent des traits gros et courts, nommés *matras* ou *carreaux*, et avec une si grande force qu'ils brisaient les armures. Celles de chasse lançaient aussi des projectiles de même genre; mais quelques-unes, appelées *arquebuses à jalet*, lançaient simplement de petits cailloux et des balles de plomb ou d'argile. L'origine de l'*arbalète* n'est pas bien connue. Toutefois, il est certain qu'elle n'a commencé à être employée comme arme de guerre que dans le courant du XIe siècle. Proscrite, en 1139, comme trop meurtrière, par le concile de Latran, elle fut abandonnée en France; mais les Anglais la conservèrent, et ce fut un de leurs rois, Richard Cœur de Lion, qui la réintroduisit dans notre pays, sous le règne de Philippe-Auguste. A partir de ce moment, l'*arbalète* figura dans toutes les armées européennes jusqu'au XVIe siècle, où l'extension que prirent alors les armes à feu la fit définitivement mettre de côté. Toutefois, elle a continué à être employée à la chasse, et, dans les fêtes, pour des exercices de tir.

ARBALÉTÉE s. f. V. ARBALESTÉE.

ARBALÉTIÈRE s. f. V. ARBALÉTRIÈRE.

ARBALÈTRE s. f. (ar-ba-lè-tre). Ornith. Nom vulgaire donné dans le Midi au *martinet noir*. ‖ On dit aussi ARBALÉTRIER.

ARBALÉTRÉ, ÉE (ar-ba-lé-tré) part. pass. du v. Arbalétrer.

ARBALÉTRER v. a. ou tr. (a-ba-lé-tré — du v. fr. *arbalestre*, arbalète; change l'*é* fermé en *è* ouvert devant une syllabe muette, excepté au futur et au conditionnel présent, où il conserve l'accent aigu). Constr. Poser sur l'arbalétrier: ARBALÉTRER *une charpente*.

ARBALÉTRIER s. m. (ar-ba-lé-tri-é — du v. fr. *arbalestre*). Soldat armé d'une arbalète: *Philippe-Auguste créa des compagnies d'*ARBALÉTRIERS. (Encycl.) *Il existait sous François Ier un corps d'*ARBALÉTRIERS; *ce n'est qu'à la fin du* XVIe *siècle qu'il fut définitivement supprimé.* (Encycl.) *Jean de Cardoune, capitaine espagnol, ayant ouvert la visière de son armet pour respirer, l'*ARBALÉTRIER *tira sa flèche avec tant de justesse qu'il lui donna dans le visage et le tua.* (Brantôme.) ‖ Celui qui s'exerce à tirer de l'arbalète pour son plaisir: *Il y a encore dans plusieurs villes de France des compagnies d'*ARBALÉTRIERS.

— **Constr.** Nom donné à des pièces de bois posées obliquement sur le comble d'un bâtiment et dont la rencontre forme ordinairement un angle droit; elles servent à soutenir la toiture: *Prenez garde que les* ARBALÉTRIERS *ne soient trop faibles pour soutenir des pannes aussi fortes.* (Raym.)